

Gérard ENGLER

Claude François n'est pas ton père

Roman

Gérard Engler

Claude François n'est pas ton père

© Gérard Engler, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6281-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Neuf heures venaient de tinter à l'horloge du salon. Jean-Pierre l'esprit encore embrumé émergeait d'une sieste visiblement un peu trop prolongée. Il était rentré tard et il devait prendre un train pour Le Touquet dans l'après-midi. En ce mois de septembre 1978, il avait décidé de suivre les cours dispensés par l'école hôtelière de Paris-Plage dont la réputation n'était plus à faire. Certes, il ne l'avait pas vraiment programmé ce départ mais décidément sa mère ne comprenait rien à rien.

Il se souvenait maintenant de la conversation de la veille où pour la énième fois il avait adjuré celle-ci de lui dire qui était son père mais comme à chaque fois elle lui assénait une vérité qu'il ne pouvait entendre : « ton père est un bon à rien, je ne veux pas que tu puisses le connaître un jour ». Ce qu'il avait plus ou moins admis depuis son enfance n'était plus « audible » pour cet adolescent de presque dix-sept ans. Il le savait maintenant : sa mère mentait. Son père était mort et elle ne l'assumait pas. Par pudeur, par amour..., qu'importe ! Mais pourquoi lui mentir et laisser planer ce doute qui le tenaillait maintenant depuis si longtemps !

Pour l'heure il enfourna comme il le faisait toujours dans ces moments là une cassette dans le magnétoscope. Elle finirait bien par s'user à force de passer et de repasser ! De « wind » en « re-wind », la bande en viendrait à casser et se déchirer définitivement et ainsi, peut-être, emporter alors ce rêve que Jean-Pierre ne cessait de caresser depuis son premier jour d'école où la petite Charlotte lui avait demandé qui était son père et pourquoi il ne l'accompagnait pas en ce jeudi de rentrée des classes. Il aurait bien voulu lui dire que son paternel était mort et qu'il ne l'avait jamais connu mais un doute subsistait. Sa mère n'avait cessé de lui répéter que son géniteur était une erreur de jeunesse, un amant de passage qui du reste s'était enfui à l'annonce de sa grossesse. Il vivait paraît-il pas loin de chez eux dans une HLM défraîchie mais jamais elle ne lui communiquerait l'adresse !

Jean-Pierre, au fond de lui-même, savait que c'était faux ! Son père c'était Claude François, le chanteur adulé, la météorite de la chanson populaire mort en mars 1978 ! Son père c'était « Cloclo » mais pourquoi diable sa mère refusait de lui révéler ce secret ! Hier encore il menaçait de quitter la maison si elle ne lui

disait pas la vérité, toute la vérité, pas sa vérité ! Car enfin, cette cassette qu'il se passait en boucle depuis qu'il était petit, n'était pas un montage ! Une des toutes premières « clodettes » embauchée par le chanteur, c'était bien elle et cela elle ne le niait pas.

Il connaissait les chorégraphies par cœur et dieu que sa mère était attirante sur un air d'Alexandrie ou de lundi au soleil. Pourquoi ne pas lui avouer qu'une nuit ou plus passées avec le chanteur malheureux avaient eu pour conséquence son arrivée dans ce monde ! Alors devant son mutisme il lui avait posé un ultimatum :

— Ou tu me dis que Cloclo est vraiment mon père, ou bien je pars faire mon école hôtelière et tu ne me reverras plus.

Il était décidé et sa mère pour dernier viatique pour la longue route qui l'attendait, lui décocha un sempiternel :

— Quand voudras-tu entendre enfin que Cloclo n'est pas ton père : c'était mon patron et je n'ai jamais couché avec lui. Ton vrai père est un pauvre type. Jean-Pierre avait bien tenté de lui soutirer un nom, une adresse mais il se heurtait comme toujours à une fin de non-recevoir. Son père était un fantôme, une pure invention de sa mère pour ne pas assumer ses errements de jeunesse. Ce n'était guère malin de sa part car maintenant, il le savait, sa décision était prise : il partait et ne reviendrait même pas au cours des vacances scolaires. Elle finirait par craquer et ce jour-là il saurait la vérité. Machinalement, il éjecta la cassette, la mit dans sa valise, et en refermant la porte de l'appartement prit une profonde inspiration, conscient qu'il partait pour un long voyage sans se douter un seul instant que les années qui arrivaient allaient le faire grandir comme jamais.

Chapitre 2

En ce mois de février Londres étendait sa grisaille matinale jusqu'aux faubourgs de Kensington et Westminster en passant par Chelsea ou encore Southwark et Greenwich. Un temps à ne pas mettre un français dehors mais les londoniens, eux, ne se posaient même pas la question : le « fog » et l'humidité étaient installés dans les gênes de la ville depuis si longtemps qu'ils passaient inaperçus aux yeux des « britishs ». Oui mais Jean-Pierre n'était pas anglais lui ! Depuis son diplôme de cuisinier/traiteur obtenu l'année dernière, il avait été sollicité pour travailler comme pâtissier dans une boulangerie réputée de Soho. Le patron, un français exilé depuis 10 ans avait su sublimer la boulangerie française à tel point que les « bobos » londoniens se ruaient désormais tous les matins dans la petite échoppe de Batman street. Il est vrai que les « cookies » à la française faisaient un tabac et que le simple fait de contempler la vitrine vous faisait déjà prendre des kilos !

Mais ce qui faisait désormais la renommée de la pâtisserie si « typically french » c'était les croissants. Dorés et sucrés à point ils avaient ce goût presque caramélisé qui faisait retrousser les babines de n'importe quel gourmet ou... gourmand. Depuis six mois, c'était Jean-Pierre qui les préparait comme il l'avait appris mais avec une touche personnelle qu'il gardait secrète pour le moment. Depuis six mois il se disait que les meilleurs croissants de la planète s'étaient donné rendez-vous en plein cœur d'un quartier branché de Londres. Et cela ne désemplassait pas ! D'une fournée matinale, on était passé à trois vagues quotidiennes et Jean-Pierre ne voyait plus le jour. Alors qu'importe la grisaille : il était heureux dans son nouveau « job » et son ego était flatté de la notoriété grandissante de l'enseigne pour laquelle il travaillait. Il était d'autant plus fier que son patron ne tarissait pas d'éloges à son endroit et qu'inconsciemment il en faisait petit à petit son fils spirituel. Cela pouvait durer des années encore mais quand le chemin de vie s'en mêle on ne peut que le suivre et les gros événements étant marqués il fallait les assumer. C'est ce qui dans les mois qui suivirent décida du destin pour le moins étonnant de Jean-Pierre.

Un matin, alors qu'il venait d'embaucher, son patron le prit à part.

— On va venir te chercher à 9H00 ce matin. Sois prêt.

Jean-Pierre ne comprenait pas bien

— Qui doit venir me chercher ?

— Un chauffeur ! lui avait rétorqué, hilare, son patron.

— Pour faire quoi ? S’interrogeait encore Jean-Pierre.

Il avait lâché ces mots un peu durement et son « boss » comprit qu’il fallait donner un peu plus d’explications.

— Et, bien c’est simple : une personnalité londonienne ne jure que par tes croissants. Il désire que tu lui apportes en personne ta première fournée et que tu déjeunes avec lui.

— Rien que cela s’étonna Jean-Pierre. Ce sera sans moi ! Je suis pâtissier pas livreur.

— Ne t’emballe pas mon Jean-Pierre. C’est convenu avec cette personne et tu ne le regretteras pas.

Quelque peu intrigué, Jean-Pierre se laissa fléchir d’autant plus que cela était compté parmi ses heures de travail. Déjeuner tout en travaillant, c’était à la fois original et pas donné à tout le monde. Soit ! Il attendrait donc 9H00 et on verrait bien ce qu’on verrait.

Une longue limousine noire vint se garer le long du trottoir face à la pâtisserie. Il était 9H00. L’exactitude des rois pensait Jean-Pierre qui dévisageait maintenant le grand gaillard en redingote qui s’extirpait de la place avant et qui vint saluer avec un sourire enjoué le patron des lieux. Désignant Jean-Pierre qui s’était tenu en retrait, le patron s’écarta afin que le chauffeur après un signe de tête, une fois son haut de forme ôté, enjoignit Jean-Pierre à grimper sur le strapontin arrière de la Jaguar. Le regard amusé de son boss contrastait avec la lueur mi interrogative, mi apeurée, de Jean-Pierre. Qu’est-ce que pouvait bien vouloir dire cette mascarade ? Et ce gars en haut de forme, tout droit sorti d’un film des années 30 ? Sans parler de cette voiture, loin d’être le dernier modèle de la marque mais qui pourtant semblait comme neuve. Jean-Pierre tentait de déceler dans le regard de son patron qui se tenait sur le seuil du magasin, un regard amusé, prêt à rire de la bonne blague qu’on lui faisait. Ce n’était pourtant qu’une journée « normale », pas le jour de son anniversaire, pas plus qu’un jubilé quelconque. Alors à quoi rimait tout cela ? Serrant le sachet de croissants

tout chauds que lui avait remis son boss il colla son nez sur la vitre et alors que la voiture démarrait en direction des « Royal mews », il se sentit envahi d'une torpeur inhabituelle chez lui et sombra quelques instants dans un léger sommeil.

Un claquement de porte plus tard, la voiture s'était immobilisée face à une vaste demeure à l'allure victorienne. Le chauffeur toujours condescendant, l'invita à sortir du véhicule pendant que la porte d'entrée s'ouvrait, et qu'un majordome accorte le pria d'entrer et de le suivre.

— Monsieur vous attend. Veuillez me suivre .

Un immense couloir drapé de tentures rouges du plus bel effet, s'offrait à son regard ébahi. Qui était donc le propriétaire des lieux ? Une demeure de cette élégance, de ce standing, ne pouvait appartenir qu'à une fortune connue se disait Jean-Pierre. Un lord peut-être ? Mais quel pouvait être ce pair du royaume qui se payait le luxe de commander des croissants et de se les faire apporter en mains propres par le pâtissier lui-même ? Son patron n'avait-il pas parlé d'heures supplémentaires qui lui seraient comptées au cas où ce petit déjeuner s'éterniserait ? On marchait sur la tête. De toute façon la réponse allait lui être donnée rapidement puisque la porte d'une antichambre venait de s'ouvrir et que son hôte vint à sa rencontre avec un sourire jovial, ravi à n'en pas douter du bon tour qu'il venait de lui jouer.

— Hy you are the french pastry cook ! » “ Glad to see you ! You are the best butter croissant maker I ever seen “et... ”j'adore la France ! St Tropez et Paris”

Jean-Pierre se surprit à rougir comme un communiant mais il n'eut pas le temps de bégayer un « good morning sir » que son hôte l'installait face à lui en le priant de se servir en café ou en chocolat à sa convenance. Bombardé de questions sur son métier mais aussi sur sa vie avant son installation en Angleterre, Jean-Pierre ne réalisait pas bien ce qu'il faisait là. Une chose était sûre : il ne rêvait pas et son hôte était parfaitement urbain.

Lorsque ce dernier se leva et prit congé en expliquant qu'il avait une journée très chargée, Jean-Pierre était perplexe : non il ne rêvait pas mais tout cela s'était enchaîné si vite qu'il se posait encore la question de l'existence d'une caméra cachée soigneusement orchestrée par son patron..., mais pour quelle raison ? Alors que le majordome le raccompagnait à la voiture où le chauffeur avait déjà ouvert les portes arrière, Jean-Pierre se retourna pour saluer une dernière fois son hôte. Ce dernier lui lança alors un

— Tomorrow same hour.

C'était à n'y rien comprendre. Cependant il était bien décidé maintenant à demander des explications à son boss sitôt rentré au magasin.

Chapitre 3

La voiture vint se garer à nouveau le long du trottoir comme elle l'avait fait deux heures auparavant. En descendant Jean-Pierre remercia rapidement le chauffeur et s'engouffra dans la pâtisserie. Son patron se tenait derrière le comptoir et s'empessa de venir le questionner :

— Alors mon grand ce petit déjeuner avec Elton John ?

— Mais vous le saviez donc s'exclama Jean-Pierre.

— Evidemment. Il m'a téléphoné il y a deux jours en insistant sur le fait que ce devait être toi et seulement toi qu'il attendrait pour le breakfast !

— Mais pourquoi moi s'étonnait Jean-Pierre ?

— Tout simplement parce qu'il est subjugué par tes croissants et entend bien te faire de la publicité. Il est comme cela Elton. Quand il aime, il le fait savoir.

Jean-Pierre se renfrognait peu à peu :

— Je ne vais quand même pas déjeuner tous les matins avec lui déguisé en livreur de pâtisseries ?

— Pourquoi ? Ce n'était pas agréable ?

— Bien sûr que si ! Impressionnant même. Mais je ne vais pas faire cela toute ma vie.

— Tant qu'il te réclame c'est bon pour toi et... pour la boutique lui expliqua Denys.

Jean-Pierre ne savait que penser. Bien évidemment on ne se fâche pas avec une telle star, d'autant plus qu'il était indéniablement simple, sympathique et affable. Il y a pire comme rendez-vous quotidien. Certes pensait-il, mais je n'ai pas embrassé cette carrière de pâtissier pour prendre mes petits déjeuners avec le gratin londonien même, si, il le confessait, c'était là un privilège que peu de gens sur terre pouvait revendiquer. Voilà où il en était dans ses pensées lorsque son patron revint vers lui en expliquant qu'il était attendu au laboratoire et que la journée n'était pas terminée loin de là. Ce jour-là, plus que les autres, il prit un plaisir indicible à retourner dans sa cambuse, dans ce confort douillet où